

NANCY HUSTON

Le club
des miracles relatifs

roman

ACTES SUD/LEMÉAC

ARRÊTS

Quatre hadrosaures viennent chercher Varian à l'aube, un pour chacun de ses membres au cas où il aurait planqué des armes dans son lit, ils garent leur fourgon blindé pile à l'entrée arrière du chalet des Lupins Rouges, traversent le hall à grands pas sans regarder les distributeurs automatiques qui vendent boissons gazeuses et sandwiches, capotes et barres de chocolat, pénètrent dans l'ascenseur, ignorent patiemment la voix féminine électronique les prévenant que les portes vont se refermer, qu'ils sont arrivés au premier étage et que les portes vont s'ouvrir, longent le couloir à pas lourds et pourtant rapides, passent devant des dizaines de portes identiques hormis le chiffre cerclé de rouge en leur milieu, arrivent à celle qu'ils cherchent et, sans effort et quasiment sans bruit, en font sauter la serrure. Les mains dissimulées par des gants, les yeux par des verres teintés, la tête par un casque, le corps par un uniforme pare-balles noir capitonné et les pieds par des bottes en cuir cloutées d'acier, ils font silencieusement irruption dans la chambre où dort Varian et arrachent ses couvertures. Aucune phrase ne franchit leurs lèvres – même pas, comme parfois dans ses cauchemars, *OK mec c'est terminé*, ou *Cette fois on t'a chopé*,

connard, même pas *Vous êtes en état d'arrestation*, ou *Habillez-vous*, ou *Prenez vos affaires*, du reste ils ne lui permettent ni de s'habiller ni de prendre ses affaires mais retournent sur le drap son corps glacé de panique, séparent de force ses mâchoires serrées pour y glisser un bâillon, baissent partiellement son bas de pyjama et enfoncent une seringue hypodermique à la jonction de sa fesse et de sa hanche droites, sans se donner la peine de se gausser de son corps maigre et glabre, attendant simplement, en tapant du pied, que ses muscles se relâchent. Puis ils l'enroulent dans sa couverture et l'embarquent, son poids si dérisoire qu'ils n'ont vraiment pas besoin d'être quatre pour le porter, un seul suffit, celui-là balance le corps de Varian par-dessus son épaule tel un trophée, oui tel un chevreuil mort, un petit caribou ou un orignal tué par un braconnier, tête pendouillant, bras écrasés le long du torse.

À grands pas rapides et silencieux, les hadrosaures parcourent en sens inverse le corridor interminable, et quand l'ascenseur leur explique patiemment que ses portes vont se refermer et se rouvrir, ils l'ignorent comme s'il s'agissait d'un ami. Ayant installé Varian à l'arrière du fourgon, ils quittent le chalet des Lupins Rouges dans un grincement de cailloux et un giclement de boue. Ce n'est qu'au moment d'aborder l'autoroute qu'ils déclenchent la sirène, et, même là, ce n'est que pour s'amuser, parce que la route est encombrée de camions de deux cents tonnes et de VUS et de Hummer parmi lesquels ils pourront slalomer, et aussi parce que le soleil vient de se montrer à l'horizon, hurlement de sirène à vous glacer les sangs pour saluer l'aube sanglante. Même s'ils roulent vers l'est en ce début de trajet, le soleil ne les

dérangera pas, ses rayons perçants sont filtrés par une double couche de vitres teintées pare-balles. Toute l'opération n'aura duré que quatorze minutes. Roulant à cent soixante-dix kilomètres-heure et se lançant des vannes laconiques sur d'autres sujets, ils ne se montrent même pas indignés, même pas fiers de leur prise : pragmatiques.

Flasque mais non inconscient sur le siège arrière, Varian entend le rapport que, d'une voix neutre, ils envoient par radio à leurs supérieurs. Il est clair que ce sont des hadrosaures provinciaux et non pas municipaux, dispatchés par les autorités de Terre-brute pour le ramener à la capitale : trajet de six heures pour le commun des mortels, quatre pour ceux-ci. SOIS! Alors qu'ils approchent l'agglomération de Luniville et la dépassent sans ralentir, Varian voit défiler les panneaux d'affichage familiers et entend leur hurlement silencieux. SOIS! CHOISIS TA VIE! OSE OU MEURS! SOIS UNIQUE! GAGNE PLUS, SOIS PLUS! TU ES TOI! TU ES GRAND! SOIS PLUS, GAGNE PLUS! DÉFENDS TON TURF! LA TAILLE COMPTE! TU COMPTES!

Être une bernacle! La vie d'une bernacle voilà la belle vie On n'aurait pas à aller constamment de-ci de-là à s'agiter à faire la conversation ou le plein d'essence à jouer avec les mômes Non on s'accrocherait à sa roche et basta Tout le reste manger digérer déféquer copuler dormir on l'accomplirait sans se déplacer d'un millimètre Comment font les bernacles pour se reproduire? Sans doute les mâles lâchent-ils leur sperme dans l'eau de mer et l'eau de mer le porte-t-elle jusqu'aux

femelles pour qu'elles conçoivent Ensuite quand le bébé bernacle éclôt il s'accroche à la roche près de ses parents et y grandit passif immobile et heureux jusqu'à ce que mort s'ensuive Ah la belle vie! Qui sait? peut-être même que bernacle on aurait su combler le désir de Beatrix d'avoir des petits-enfants

Il est arrivé dans un autre monde mais c'est toujours le même monde. Métal et pierre. L'institution ne porte pas un nom poétique à la manière des chalets, elle ne s'appelle pas Lupins Rouges ou Roses Sauvages, Verge d'Or ou Cloche de Fée, Épinette Bleue ou Étoile de Cristal, Chevreuil Blanc ou Vieil Ours, elle s'appelle tout simplement BigMax, mais à d'autres égards elle ressemble étonnamment à l'endroit dont on vient d'extraire Varian : structure géante bâtie à l'écart de la ville, où, quelques années durant, dans de petites alvéoles individuelles, des corps d'hommes mangent, dorment, respirent, souffrent et font de l'auto-assistance. Oui, une fois terminé le ramdam de l'arrivée – empreintes digitales, boule à zéro, échange standard de son pyjama contre l'uniforme de l'institution –, tout lui est atrocement familier, le fait d'être seul et de se sentir seul, les rectangles de dureté, les murs planes et les visages planes, les visages eux-mêmes des murs, l'ostracisme, les émissions de télé et les jeux vidéo. Pas d'ordinateur, toutefois... et, surtout, pas de Luka.

Il se laisse glisser vers les gris.

POÈLE

Des mouettes tournoient en criant, tournoient en criant dans le vent et une pluie glaciale griffe le ciel gris sombre du crépuscule tandis qu'ils se dirigent vers le rivage. Les autres hommes voient que Ross MacLeod est inquiet, non, affolé, il a le regard baissé et la langue immobile – a-t-il bien fait de sortir avec eux ce matin, qui peut le dire, qui peut le dire. Une pluie glaciale griffe le ciel gris sombre, leurs mains sont fermes sur le plat-bord et la coque est pleine, oui pleine à craquer de morue, des douzaines de beaux et gros poissons à la peau tachetée brillante et au visage souriant. Oh! ça ne les dérange pas qu'on les attrape, voilà cinq siècles que, le long de cette côte, ils se jettent pour ainsi dire dans les filets des pêcheurs pour être remontés puis séchés, fumés, salés et envoyés vers l'est à travers l'océan, ou vers l'ouest à travers les provinces de l'OverNorth, ou alors apprêtés et dévorés ici même, sur place. Oui, Dieu avait gratifié l'Île Grise d'une pêche miraculeuse, que l'on eût dite jusqu'à cette dernière décennie perpétuelle. Le visage de Ross est tout plissé d'inquiétude car Beatrix son épouse et folamour attend un enfant à l'âge de quarante-cinq ans. Ils avaient cessé de prier pour fonder une famille il y a belle lurette, et du

reste n'avaient même pas regretté d'être sans enfants, fous qu'ils sont l'un de l'autre, elle d'ascendance allemande lui écossaise, elle catholique lui protestant, elle artiste de ses fourneaux lui de sa goélette, elle de nature sincère et abstinente, lui peut-être un peu trop porté sur l'Aberlour et le calembour, elle son aînée de sept ans, les deux ravis, le soir venu, de rejoindre dans une salle des fêtes ou une cuisine leurs amis et voisins en train de gratter la guitare, de serrer l'accordéon et de chanter la côte rugueuse, le violent vent du nord-est, le poisson et la passion, la pluie et le vent et la mort par noyade, sur des airs venus d'Irlande, d'Écosse et de leur propre Île Grise bien-aimée. Ross et Beatrix MacLeod sont des piliers de ces soirées bectance-et-bombance.

Le vent mouillé plaque les cirés au corps des hommes, s'efforce d'arracher à leur tête les chapeaux gris ou jaunes à la visière baissée. Ce qui était de la pluie en mer s'avère être de la neige sur le rivage : un vrai blizzard à la fin mai ! Ils voient la blancheur de loin. Alors qu'ils luttent pour se mettre à quai, la peur qui fermentait dans les tripes de Ross se déplace vers le haut et le dehors, lui serre la gorge, lui fige le visage et les mains. Une grosse cloche de peur se met à sonner dans sa tête — *et si ? et si ? et si ?* Ses quatre potes en captent le carillon.

“Vas-y, lui disent-ils, dès la corde lancée.

— Nous aide pas à décharger, Ross. File!

— Fous le camp!”

Il est parti. Penché contre le vent et les flocons tourbillonnants, il s'élançait à travers le crépuscule qui noircit, gravit la pente de pierre grise puis traverse le village, le noir de ses toits à peine visible sous l'épaisse couche de blanc. *Oh Dieu oh Dieu oh Dieu ma Bea*

mon Dieu : ses mots tourbillonnent en un crescendo de peur. Approchant leur cottage en contre-plaqué gris aux bardeaux gris silex, il voit que les fenêtres brillent de tous leurs feux dans le noir — *Bea d'amour! Tu es en vie?* Il ouvre la porte de devant et tombe sur la scène que très exactement il redoutait : une bande de voisines attroupées dans la cuisine et pas de Beatrix en vue — “Où est-elle?” éclate alors son cri du cœur. D’un mouvement, toutes les femmes se tournent vers lui et disent pour le rassurer, et pour qu’il baisse la voix : “Chut! Tout va bien, Ross, a dort à poings fermés, l’a eu un p’tit gars.”

Elles l’obligent à se calmer, à retirer bottes et ciré, à s’essuyer visage, cheveux et mains, avant de le laisser monter jusqu’à la chambre où sa reine est lovée dans un sommeil d’épuisement. Jetant un coup d’œil à la ronde, il voit que le berceau en osier qu’ils avaient préparé pour l’enfant est toujours au même endroit, près de la commode, vide ; dans leur lit Beatrix est seule. Il approche mais “Ne la réveille donc pas! lui dit dans un murmure la voisine qui l’a suivi dans l’escalier. Ça a été une sacrée tempête cet après-midi, dans son corps comme au-dehors. Faut qu’a se repose.”

Ross voit que la poitrine de son épouse se lève et s’abaisse tranquillement. De ses doigts encore engourdis de froid, il écarte une mèche de cheveux de son visage. Puis rejoint la voisine sur le palier. “Et le petiot?

— Viens”, fait-elle.

Ensemble ils retournent à la cuisine où les autres femmes, laissant de côté les bûches par lui entassées, alimentent le feu du poêle avec des brindilles et des copeaux, rien que du petit bois. L’esprit de Ross est un blizzard de questions. Elles le mettent au courant.

Le soleil ne s'était jamais levé. Les rafales de neige avaient commencé peu après son départ à six heures, et les douleurs de Beatrix en même temps. La parturiente avait convoqué à ses côtés deux ou trois d'entre elles. À midi, ses gémissements étaient devenus intenses, et les routes, impraticables ; le village était enseveli sous la neige. Aucune voiture n'eût pu conduire la femme en gésine à l'hôpital de Codborough, ni un médecin de là-bas jusqu'à leur hameau sur la côte nord. Peu après, grâce aux appels téléphoniques ricochant depuis le cottage de Beatrix, la nouvelle de son besoin était parvenue aux oreilles de Dorothee Lejeune, sage-femme autochtone qui, du temps de sa jeunesse, avait épousé un Blanc et délaissé sa région mi'kmaq dans le Sud pour le suivre jusqu'ici. Après avoir grogné son accord dans le combiné, Dorothee s'était dépêchée. Emmitouffée dans des châles et des couvertures, elle avait grimpé dans un traîneau à chiens, embarquant Diane sa fille adolescente pour l'assister. (Ah! comme Ross, enfant, avait adoré regarder les chiens zigzaguer à travers la neige pour l'amener à l'école! Intelligents et intersensitifs, liés les uns aux autres par un harnais relâché, ils perdaient et retrouvaient pied sur les collines croûtées de blanc, pendant que son père guidait le traîneau...)

Le temps que l'équipe médicale gagne le cottage où luttait Beatrix, sept autres voisines étaient venues lui prêter main-forte et tout était fin prêt. La durée du travail avait été moyenne : sept heures. Quand les douleurs la prenaient, Beatrix gémissait et poussait des plaintes, mais dans les intervalles elle blaguait et bavardait comme si elle prenait le thé. Vers la fin de l'après-midi, la douleur étant devenue grave et à peu près continue, le papotage avait disparu. Enfin

l'enfant avait jailli de son corps en un geyser rougeoyant – puis, lâchant un soupir, était resté inerte. Beatrix avait demandé qu'on le lui mette au sein mais ses amies voyaient bien qu'arrivé avec un mois d'avance, le garçon était minuscule et presque pas vivant du tout, presque pas humain. Son cœur palpitait, donnant de l'espoir mais point de certitude.

Après avoir rituellement accueilli l'esprit de l'enfant en langue mi'kmaq, Dorothee avait dit en se tournant vers Beatrix : “Repose-toi, l'enfant vivra.” C'est alors qu'attrapant l'enfanceau de ses grandes mains brunes et douces pour lui nettoyer le corps, elle avait remarqué qu'un de ses testicules n'était pas descendu. “C'est un homme mi-cuit pour le moment”, avait-elle annoncé en anglais. Elle avait emmailloté le bébé et l'avait placé tout contre sa peau en murmurant : “Je le mets dans mon sein.” Ensuite elle avait donné des instructions à sa fille en mi'kmaq. Diane était allée tester le poêle à bois, et, après y avoir glissé quelques brindilles, avait acquiescé de la tête, auquel signal Dorothee avait doucement glissé le bébé dans le four. Les sourcils des autres femmes étaient montés en flèche. “Il a encore besoin de la chaleur de sa mère, avait dit Dorothee en guise d'explication. Pendant la demilune qui vient, le four lui servira de maman. Veillez à garder le feu toujours doux et égal, chaque minute doux et égal. Et quand il pleure, montez-le à l'étage pour son verre de lait frappé.”

Les amies de Beatrix avaient pouffé d'étonnement, et là, quelques heures plus tard, se penchant en un geste de respect sacré, elles ouvrent la porte du four pour le père de l'enfant. “Il s'appelle Varian, disent-elles tout bas. Bea a décidé que son nom serait Varian.”